




QUELQUES REMARQUES SUPPLEMENTAIRES CONCERNANT LE PAPYRUS DE WAHB B. MUNABBIH[1]

Par R. G. Khoury

Tout récemment M. M. J. Kister, Professeur à l'Université de Jérusalem, a eu l'amabilité de se pencher sur les *Maghāzī rasūl Allāh* de Wahb b. Munabbih que nous avions publiées ensemble avec ' La légende du roi David ' attribuée au même auteur.[2] Nous tenons à le remercier ici vivement pour l'intérêt qu'il leur a porté. S'il nous est permis de prendre à cet endroit position vis-à-vis de ses observations, c'est tout simplement dans l'intention de montrer l'idée de base qui a dirigé l'édition des deux papyrus et qui a amené des divergences de point de vue inévitables, et non point de répondre à tout prix à un collègue que nous n'avons pas eu l'honneur de connaître personnellement, et pour lequel nous avons la plus haute considération.

Il serait bon d'attirer d'abord l'attention sur les difficultés qui attendent un éditeur, surtout dans le domaine papyrologique : tout le monde les connaît, Grohmann par exemple, pour ne citer que lui, en a parlé plus d'une fois.[3] Vouloir éditer un document ancien est en effet une tâche spécialement ardue, en particulier s'il s'agit d'un manuscrit dont le déchiffrement est entouré de difficultés spéciales. Il n'est donc pas étonnant qu'un texte de ce genre—et la *sīra* en question aussi bien que ' La légende du roi David ' appartiennent à ce genre de problèmes épineux—donne lieu à des interprétations différentes et présente des lectures qui ne peuvent pas plaire à tout le monde. Personne ne peut s'y attendre d'ailleurs. L'éditeur, en entreprenant son travail, doit se décider, voter pour telle solution ou pour telle autre : il a évidemment la peine du déchiffrement et partant l'embarras du choix. Après coup ce n'est plus la même chose : son édition est une solution, et les lecteurs ne jugent le texte que d'après elle ; ce qui fait que le contrôle est bien plus simple que le travail effectué par l'éditeur lui-même.

Ce n'est point de la philosophie sur l'édition des textes que nous développons ici, mais plutôt un mot en faveur du travail lent, pénible et très souvent bien décourageant qui attend des éditions pareilles. Seuls ceux qui se sont occupés de papyrus peuvent vraiment bien apprécier la portée de tels mots. Les difficultés du système paléographique de la langue arabe, qui ont mis des auteurs instruits devant des situations bien délicates et apporté à cause de cela des confusions assez pénibles,[4] des difficultés de ce genre peuvent être observées un peu partout : chaque Arabisant qui travaille sur des manuscrits anciens s'en aperçoit tôt ou tard. Ce qui fait que des textes qui sont d'un abord difficile laissent toujours la voie à l'interprétation et partant à des lectures divergentes : un fait très important que la critique tend parfois à négliger, surtout quand les gens desquels elle émane n'ont rien à faire avec les manuscrits, comme éditeurs et que ceux-ci éditent leurs textes tels quels, restant

[1] *v.* M. J. Kister, 'On the papyrus of Wahb b. Munabbih', *BSOAS*, XXXVII, 3, 1974, 545–71.

[2] *v.* R. G. Khoury, *Wahb b. Munabbih. 1. Der Heidelberger Papyrus PSR Heid. Arab. 23* (Codices Arabici Antiqui, I), Wiesbaden, 1972, 33–115, 117–75.

[3] A. Grohmann, *Arabische Papyruskunde* (Handbuch der Orientalistik, Abt. I, Ergänzungsbd. II, Halbbd. 1, II), Leiden, 1966, 100, etc.

[4] *v.* p. ex. R. G. Khoury, *Asad b. Mūsā (132–212/750–827), Kitāb az-zuhd. Nouvelle édition revue, corrigée et augmentée de tous les certificats de lecture d'après les deux copies de Berlin et de Damas avec une étude sur l'auteur* (Codices Arabici Antiqui, II), Wiesbaden, 1976, 33 sq., où nous avons parlé de quelques cas de noms propres en particulier dont les formes sont confondues les unes avec les autres plusieurs fois.

le plus proches des originaux, comme nous l'avons fait, affrontant par là plus d'une fois une *lectio* plutôt *difficilior* que *facilior* (*v.* plus loin). Or l'éditeur est souvent dans l'embarras, même s'il a du savoir et de l'expérience. Avouer ses propres défauts est une chose bien naturelle : les meilleurs savants depuis les époques les plus lointaines nous l'ont montré.

Combien nous avons pu admirer la franchise bien touchante qui a accompagné la dernière grande œuvre du Professeur Nabia Abbott qui, à propos du document 3 de son *Studies*, III, écrit : ' The text of the statements of recto 9 to verso 11 can be pointed and voweled in various ways to give different slants in meaning. It is sometimes difficult to decide which of the possible readings the writer had in mind '.[5] Ces mots ne visent pas à excuser des erreurs commises. En commettre, répétons-le, est parfaitement humain. Non, c'est plutôt pour attirer l'attention sur le genre de difficultés qui attendent l'éditeur, surtout s'il fait le premier pas et prend tous les premiers risques. Ainsi l'on voit bien que les solutions premières qu'on apporte à des documents anciens d'une difficulté spéciale ne peuvent jamais être définitives. A-t-on trouvé une solution définitive pour ce qui concerne les versions et les interprétations multiples de la poésie préislamique par exemple? Et pourtant que de divergences dans les éditions que nous en ont laissées les Arabisants du monde entier !

Ceci dit, nous aimerions nous adresser à tous ceux qui se sont occupés de notre livre sur Ibn Munabbih, en particulier ceux qui lui ont réservé un acceuil chaleureux et encourageant dans un compte rendu petit ou long, et ils sont entre-temps bien nombreux : nous les remercions pour leurs propos élogieux et aimables, mais aussi pour les remarques bien pertinentes qu'ils ont voulu lui consacrer. Nous en avons tiré, ils peuvent en être sûr, le maximum de profit. Un seul collègue n'a trouvé rien ou presque rien de beau dans tout notre travail, puisque selon lui ni édition ni monographie ne sont réussies. Son argumentation n'a abordé le problème des deux parties du livre que d'une manière très succincte et subjective, c'est pourquoi nous ne nous y attardons pas. Si nous ne le nommons pas ici, c'est que nous ne sommes pas polémique par nature, et nous ne le serons jamais. Les discussions stériles, basées avant tout sur un point de vue subjectif plutôt qu'objectif ne nous ont jamais intéressé. A ses critiques brèves et cassantes, nous aimerions opposer le jugement de plus d'un Arabisant de rang et de renommée qui a bien voulu décerner à notre livre les qualificatifs que précisément lui n'y voit pas. Leurs comptes rendus sont donc la meilleure réponse au sien.

Quant aux remarques que nous allons faire, en réponse à celles du Professeur Kister, elles n'ont, comme nous l'avons déjà dit, d'autre but que de montrer un point de vue de travail auquel nous tenons beaucoup : c'est le respect de l'esprit des textes que nous touchons et que nous désirons éditer tels quels, sans retouches aucunes. Car nous sommes d'avis que les anciens papyrus en particulier doivent être édités tels quels, sans aucun changement : là seulement il sera possible de saisir le véritable état et le développement de la langue arabe dans les premiers siècles islamiques, dont les grammairiens en ont trop vite établi les règles et qu'ils ont épurée de tout ce qui les choquait. C'est ainsi que nous accepterions de discuter seulement sur des mots où l'on peut obtenir une meilleure lecture, en plaçant les points diacritiques d'une autre manière, ou bien là où une lettre de l'alphabet a été confondue avec une autre : ceci peut arriver à tout le monde ; à étudier les éditions de près, on s'en rend vite compte. Cependant il y a un fait bien malheureux pour un papyrologue :

[5] N. Abbott, *Studies in Arabic literary papyri*, III (University of Chicago Oriental Institute Publications, LXXVII), 1972, p. 44, Comments 10 sqq.

il est toujours pris comme cible des critiques, plus qu'un éditeur d'un manuscrit normal sur papier, car on attend toujours de lui d'apporter, à côté de son édition, les planches de son original. Par ce fait tout intéressé peut contrôler les solutions proposées, alors que justement ce travail de contrôle sérieux n'est pas toujours possible dans les éditions, surtout longues, des autres manuscrits, puisque celles-ci ne sont accompagnées que de quelques spécimens des originaux.

Tout ce préambule explique bien le fait que des observations du Professeur Kister une petite partie seulement nous semble acceptable, sans pour autant que son interprétation puisse fermer la voie à toute autre, dans plus d'un cas avancé. Mais les discussions pouvant devenir byzantines, nous laissons ces quelques points de côté. Pour le reste il ne nous est pas possible de l'admettre, car l'original que nous avons voulu reproduire avec ses défauts ou ses traits originaux—on peut les appeler comme on l'entend—en est responsable. Et nous avons essayé d'interpréter ce qui y est mis et non point ce qui aurait dû y être. Pourquoi faut-il d'ailleurs lire ce à quoi on est habitué, quand nous savons que la langue arabe n'était pas dans sa totalité telle que nous l'avons dans les textes qui sont entre nos mains et qui ont été amendés par un petit nombre de gramməriens et stylistes? Parmi une foule immense de textes anciens une petite partie, bien infime, nous est arrivée dans une version plus ou moins originale; de là on devrait comprendre l'intérêt que représente chaque petit fragment pour l'élucidation de bien des problèmes historiques de la langue qui sont restés obscurs ou même entièrement voilés. Seuls les textes vraiment anciens aideront à mieux les comprendre. Passons maintenant en revue les points litigieux dans lesquels les observations de Kister ne vont pas avec les formes présentées par l'original, ou qui laissent parfois le champ libre à des interprétations différentes.

PB[6] 5

Ligne 4: la proposition de lire البحر au lieu de التحم serait très bonne, si l'on pouvait lire la dernière lettre comme un *rā'*. Or, après une comparaison avec d'autres *rā's* très nombreux dans le même vers, ceci nous paraît à peine soutenable. Grâce à ce fait nous avions proposé un *mīm*.

Lignes 6–8: il n'est pas possible de suivre son point de vue ici, car son argumentation dans la traduction nouvelle qu'il fait des trois vers se base sur le fait qu'il considère que la phrase jusqu'au premier hémistiche du vers 7 est entièrement indépendante du reste. Pour cela il ne fallait pas avoir l'*alif* entre بمنكر et والاوس (ولا يشب معروفه بمنكر او الاوس والخزرج والسنورا). Et son mot 'the *alif* of او should be joined to the first hemistich' (p. 546, l. 2) n'est pas soutenable, grammaticalement parlant, puisque nous ne savons pas comment on pourrait ajouter un *alif* à un datif qui de plus est repris, sans l'*alif*, une deuxième fois dans une note marginale (*v.* PB 5, rem. 2). Agir de la sorte serait une méthode bien simple de venir à bout des difficultés paléographiques devant lesquelles un éditeur ou commentateur se trouve. Il n'y a donc ni besoin grammatical ni métrique qui pouvait justifier une telle opinion, ce qui nous pousse à retenir notre traduction, parce qu'elle nous semble interpréter plus ce qui est que ce qui aurait dû être dit (exception faite peut-être du dernier mot du vers 8).

[6] PB = Prophetenbiographie. Dans les remarques suivantes il sera renvoyé à ce texte sous ce sigle, tout en suivant l'ordre des pages et des remarques que Kister a faites, l'une après l'autre telles qu'elles se présentent dans son article mentionné dans ma première note. Pour plus de simplicité et pour ne pas compliquer les pages, en les trop surchargeant de difficultés supplémentaires, nous avons amené les notes qui s'y rapportent directement après le mot ou l'idée auxquels elles renvoient.

Ligne 12: le commentaire qu'il apporte en faveur de la lecture وري البحر au lieu de ورك النجد paraît très plausible, même plus logique ; mais la paléographie du mot وري pose des problèmes qui nous ont tracassé longtemps avant l'édition. Nous avons été tenté d'opter pour cette solution, et si en définitive nous ne l'avons pas fait c'est bien grâce au fait que le ى de وري paraissait être, après bien des comparaisons, plus un ك qu'un ى. Il était en effet difficile de trouver un autre ى qui soit écrit de la même manière.

Ligne 15: dans notre travail il n'est pas dit que la note marginale 7 se rapporte à la ligne 16. Elle a été mentionnée là seulement.

Ligne 16: lire [ر]جل من قيس au lieu de ض[حـ]ك بن قيس aurait été tout à fait soutenable si la paléographie pouvait permettre de lire un *rā'* au lieu d'un *ḍād*. Et les arguments en faveur de l'âge de Ḍaḥḥāk b. Qays sont très plausibles, bien qu'il y ait dans les récits des décalages d'âge souvent énormes. Mais là n'est point le problème, il concerne plutôt la première lettre du nom propre qui ne peut pas se lire comme un *rā'*. Pour le voir mieux on n'a qu'à comparer avec le mot رجل de la ligne d'en haut. Ceci nous a poussé à retenir aussi بن au lieu de من. Il aurait fallu un point d'interrogation après le mot ضحك. Il est d'ailleurs fort possible qu'on puisse encore trouver quelque chose d'autre qui satisfasse les deux côtés.

Ligne 18: dans cette ligne Kister propose de remplacer و[ف]يه par أ[نا]به. Cependant la première lettre du mot ne peut pas être confondue avec un *alif*, et ses contours qui sont en partie là rappellent plutôt un *wāw*. La comparaison avec d'autres *wāws* et *alifs* ne laissent pas d'hésitation à ce sujet. Sans parler de l'équilibre de la phrase qu'un *wāw* satisfait plus. Mais là n'est point l'argument décisif. Il est du côté de la paléographie.

Ligne 19: il n'est en aucun cas possible de lire وعن[دي] رجال au lieu de وعد[د] رجال. Premièrement il n'y a pas du tout de la place pour un *nūn* après le *'ayn*—le manuscrit est très clair là—deuxièmement un *yā'* au lieu d'un deuxième *dāl* aurait laissé des traces vers le bas (cf. une ligne avant ou après), surtout que la place endommagée du papyrus n'est pas du tout là où il y aurait eu la ronde du *yā'* vers en bas, mais plutôt sous la première partie du premier *dāl* et juste à côté. Ce qui fait que notre lecture reste le plus proche du texte.

PB6

Ligne 3: nous avons retenu ان نصيده في بيت au lieu de ان نصيّره في بيت que Kister propose, grâce au sens du verbe (il le traduit par ' that we put him ') et l'emploi à ce moment-là très spécial de la préposition في (*v.* p. ex. plus bas lignes 7–8 : صار الى)(*v.* aussi Lane, *Lexicon*, 1754).

Ligne 8: كفاكم مونته nous paraît mieux s'adapter au sens global de la discussion que كفاكم مونته, car il est plus question de faire disparaître le Prophète, en l'éloignant d'eux, d'une manière ou d'une autre. Et le mot مونته n'est pas assez fort ici. De toute manière il s'agirait tout au plus de deux solutions juxtaposées, et la sienne ne nous convainc pas . *v.* la suite de la délibération où il est question de فنضربه ضربة رجل واحد . . . ان يقتل . . . فاجمع رايهم على قتل رسول الله (*v.* lignes 14–16).

Ligne 23: remplacer حلنا par جانا n'est pas si simple, puisque le *nūn* est relié à l'*alif* dans le papyrus, ce qui en fait un *lām*. D'ailleurs il est simple de comparer avec des *alifs* avoisinants ou non, très nombreux déjà dans la même ligne. De toute manière rien de valable dans le sens de la phrase ne change à cause du remplacement.

Ligne 24: là aussi la paléographie a joué le rôle décisif dans la lecture de وخبر حديث (au lieu de ومن حديث avancée par Kister). La lettre après le *wāw* est en effet trop grande pour un *mīm*, surtout qu'elle est suivie d'une dent collée à elle qui en rend la confusion avec un *mīm* encore moins probable.

PB7

Ligne 16: Kister lit ابشر بخزي الله إيّاك وأشياعك. au lieu de ابشر يخزي الله أباك وأشياعك Premièrement que l'on lise بخزي ou يخزي rien ne change ni dans le sens, ni dans la rection verbale. Deuxièmement il s'agit d'une malédiction qui peut facilement être adressée au père . . ., surtout que le pronon ايّاك ne serait pas grammaticalement nécessaire ici, car on peut l'exprimer autrement, sans être obligé pour autant de recourir à des emplois spéciaux (*v.* p. ex. l'emploi de اياك chez Wright, *Arabic grammar*, I, troisième éd., réimpr., 1962, 104, etc.).

Ligne 18: si nous avions gardé لخاقيقا au lieu de تجافيفا que propose Kister, c'est grâce à la lettre initiale du mot qui a plus la forme bien allongée d'un *lām* que plutôt la dent d'un *tā'*, sur lequel on ne voit d'ailleurs qu'un seul point d'une manière certaine.

Ligne 22: dans la lecture de ال[عـ]و[اق]با au lieu de ال[كـ]و[اكـ]با rien n'est assez sûr, car d'une part les deux lettres complétées par les deux côtés ne sont pas dans l'original, et de l'autre un *qāf* (au lieu d'un *kāf*) aurait laissé plus de trace que ne le permet le petit espace d'en bas directement après le *wāw*, à peine suffisant pour un *alif*, alors qu'un *kāf* coufique ou non en a moins besoin, puisqu'il va en hauteur.

PB8

Lignes 7–8: il propose فاتبعته انظر ما يكون منه ومنهم . . . au lieu de notre lecture فاتبعته انظر ما يكون منه وسلهم. C'est-à-dire il remplace وسلهم par ومنهم. Cette solution n'est pas admissible pour plusieurs raisons: d'abord il y a un *lām* tout clair avant le *hā'*, et puis cette dernière lettre s'écrit d'une manière uniforme à l'intérieur des mots, ce qui ne laisse aucun doute à ce sujet qu'elle est complète sans le *lām* d'à côté. Même si donc on veut prendre deux dents du *sīn* pour un *mīm* (la première n'est qu'en partie là), on ne peut pas sauter le *lām* de cette manière.

Ligne 14: au lieu de بجرسي (بجرشي est une faute d'impression, d'ailleurs le sens ne diffère pas sensiblement) on ne peut pas lire جرسي car il y a une dent très claire pour un *bā'* par laquelle commence le mot.

Ligne 20: باسم الله au lieu de بنسم الله ne va pas du tout. Premièrement باسم s'écrit toujours sans l'*alif* (*v.* p. ex. le début des deux papyrus etc.). Deuxièmement il y a une dent très claire et bien grande entre le *bā'* et le *sīn* qu'on ne peut en aucune façon ignorer ou confondre avec un *alif*. Ceci est impossible (le mot a donc cette forme: بسم). Maintenant on pourrait rétorquer que les formules de la *ruqya* sont généralement introduites par باسم. Ceci n'empêche cependant pas qu'on ait ici une variante qui a pu exister peut-être aussi dans d'autres textes qui ne nous sont pas arrivés. De toute manière la paléographie ne permet pas du tout une telle lecture. Et en éditeur nous sommes obligé de tenir compte du papyrus et des formes qu'il apporte, surtout quand celles-ci ne sont pas contre tout bon sens et toute logique. Il va sans dire que notre traduction n'a plus rien de drôle, puisqu'elle reproduit le sens de cette lecture (*v.* Kister, p. 549, l. 5 sq.).

PB 9

Lignes 2–3 : وانما انتظروا بي الصبح لان قريشا كانت [لا تهجم]
راقدا حتى توقظه ولا تهجم عليه في الليل . . .
au lieu de notre lecture وانما انتظر واتى الصبح لان قريشا كانت
راقدا حتى يوقظه ولا يهجم عليه في الليل
ne nous satisfait pas tellement pour plus d'une raison. D'abord celui qui agit ici c'est bien Abū Jahl, bien sûr à la tête des Qurayshites. Vouloir ensuite insérer la parenthèse avec des verbes qui ne se rapportent plus à la personne agissante au nom des assaillants est chose possible, mais pas nécessairement meilleure pour le sens de la phrase arabe, surtout qu'il en sort des complications aussi bien grammaticales que concernant le sens : [لا تهجم] que Kister veut bien ajouter est pure hypothèse, car de cette manière on peut tout compléter et donner à la phrase en définitive le sens qu'on veut obtenir. Nous nous sommes tenu aux faits paléographiques, et ceux-là ne contiennent pas cette addition. Si donc on se tient à ces faits (sans [لا تهجم]) et on lit le reste des verbes comme il le propose, il n'y a plus de logique de narration.

Ligne 9 : lire قد بتم شتا تراعونه (Kister) au lieu de قد بتم ستاير اغوته n'est pas sans problèmes, bien que théoriquement parlant cette lecture paraît même plus satisfaisante. Il nous semble en effet que le sens général de ce poème est un reproche qui tend à ridiculiser les Qurayshites, pour montrer la main de Dieu qui est derrière le Prophète, le protégeant contre les regards de ses traqueurs, devant lesquels pourtant il passe sans qu'eux, se trouvant bien à l'état de réveil (لقد مربكم وانتم يقاظا غير نوم, PB 9, 4), s'en soient aperçu. C'est là le point de départ du poème et son véritable thème pour nous. Comment le Prophète maintenant aurait pu passer par eux, alors que ces mêmes gens n'auraient fait que courir la nuit dans tous les sens (Kister قد بتم شتا) ! Interpréter le vers ainsi n'aboutirait-il pas à faire perdre au miracle du voile que Dieu fait descendre devant les yeux des assaillants sa force et sa portée ! PB 8, 3–4 dit carrément : يرسول الله لقد مررت بهم وهم سباطين رصادا على الطريق فقال لي النبي انا مار بهم ce qui montre, à notre sens, la direction à suivre dans le récit et prépare le miracle décrit plus loin (*v.* PB 8, 10 sqq.) : هذا جبريل امامي قد نشر جناحيه فاغشى الله بنوره ابصارهم . . . Partout il est question d'un groupe qui suit le Prophète et veut l'attaquer, et à leur tête Abū Jahl. Nulle part il y a une seule allusion à une séparation des gens. Bien au contraire le miracle nous semble avoir d'autant plus de signification s'ils restent considérés comme un tout. L'image des gens qui se dispersent comme des autruches et des chevaux en course ne détruirait-elle pas en définitive la beauté, la cohérence du miracle et la logique du poème ? Dans notre lecture de vers 9 et la traduction des vers 8–9 nous avons eu devant les yeux le sens général du texte dont nous avons cité ici quelques passages.

Lignes 12–13 : contre بمحاورة au lieu de notre بمجاوزة il y a plusieurs causes : en premier lieu le sens serait bien atténué, et puis il y a un point très clair sur le *rā'* qui est tellement proche de cette lettre qu'il ne peut pas appartenir à une autre lettre. Quant à سيفوتكم ما تطلبون au lieu de سيفونكم ما تطلبون ça présente un autre point de vue qui peut convaincre, sans pour autant éliminer autre chose, car ce que nous avons lu tient ensemble avec notre lecture de بمجاوزة et veut dire : ' ne vous occupez pas à dépasser la mesure avec ce jeune, car Quraysh sont des gens querelleux ; (et si vous ne le faites pas) ils vous donneront ce que vous cherchez '.

Ligne 16 : فجاا (فجاءا) au lieu de فجانا ne va pas du tout, car le mot est carrément écrit ainsi (sans les points). Pour le lire comme Kister le propose il fallait

supprimer la dent reliée au deuxième *alif*, d'une manière très claire. Nous nous sommes tenu aux données paléographiques !

Lignes 23–4 : il n'est pas possible paléographiquement parlant de lire . . . فنسجت نسج سبع سنين au lieu de فنسجت . . . بسحر يمتـــع سنين. D'abord en ce qui concerne le *jīm* final il est toujours écrit d'une manière aussi arrondie que le *'ayn*, ce qui fait que le deuxième mot de la phrase citée est composée de 4 lettres et non de 3. Ainsi نسج nous semble exclus. Ensuite سبع au lieu de يمتع (ou quelque chose de semblable si l'on n'est pas d'accord avec notre lecture) n'est pas non plus soutenable non seulement grâce au mot précédent (بسحر) qui exclut une telle possibilité, mais aussi grâce à la forme paléographique du mot dont le début ne peut pas être pris pour un *sīn* : en effet la première dent est indépendante, mais les deux suivantes par contre sont reliées ensemble, ce qui ne rappelle en rien l'homogénéité des trois dents du *sīn* (*v.* p. ex. le *sīn* avant et après ce mot dans la même ligne).

PB 11

Ligne 12 : entre واتخوف (Kister) et والخوف il n'y a pas de différence essentielle, même si l'on ne veut pas tenir compte de l'allongement de la dent du *tā'* en forme de *lām*, dans le papyrus.

Ligne 13 : نكب et نكث sont des synonymes, ce qui donne le droit d'employer l'un ou l'autre (*v.* Lane, *Lexicon*, 2845, 2846, etc.).

Ligne 22 : مستنون ne va pas du tout au lieu de مشتـون, parce que le papyrus apporte cette forme-ci d'une manière indiscutablement claire et met les points sur *sīn* et *tā'* par surcroît. Une autre dent pour un *nūn* n'est vraiment pas là. D'ailleurs on trouve aussi cette forme مشتون reprise par le commentaire d'Abū Dharr (Muṣ'ab b. Muḥammad b. Mas'ūd al-Khushanî) sur la *Sīra* d'Ibn Hishām (*v.* P. Brönnle (ed.), *Commentary on Ibn Hishām's biography of Muḥammad*, Cairo, 1329/1911, p. 130, l. 15). Et on ne peut pas faire fi de si vieilles sources, pour lire ce que d'autres donnent dans leurs récits, car il y a l'esprit du papyrus et de sa langue qui est ici à respecter et non ce qui se trouve ailleurs. Il s'agit en effet de deux versions qu'il ne faut pas à tout prix vouloir unifier, toute question de valeur ou de priorité mise de côté.

PB 12

Ligne 6 : là il est possible de lire حسن الجسم au lieu de حسن الخشم ; mais ce n'est qu'une probabilité, comme Kister lui-même l'écrit. Ce qui nous a poussé à opter pour notre lecture ce sont bien les détails de la description. Il serait si souhaitable de savoir exactement ce que l'auteur a vraiment voulu dire !

PB 13

Ligne 3 : que تشكعوا soit remplaçable par تسكعوا ne nous fait aucun doute. Cependant dans le papyrus il y a des points très visibles et sur le *tā'* et sur le *sīn* (sur celui-ci tout clairement trois). Et comme le sens reste à peu près dans le même ordre des choses nous n'avons aucun motif valable de changer pour changer (*v.* p. ex. *Lisān*, éd. Beyrouth, VIII, 1956, 159, 185, etc.).

Lignes 6–7 : il s'agit ici de deux points de vue de traduction qui sont divergents. Si nous sommes prêt à accepter la nuance qu'il veut donner au vers 6, nous ne le sommes pas concernant le suivant qui est comme suit :

ويهني بني كعب مكان فتاتهم ومقعدها للمسلمين بمرصد

Le sujet de بمرصد n'est pas la fille de Banū Ka'b (Kister : 'and with her sitting (and) watching the Muslims'), mais bien les musulmans qui l'observent

s'édifiant d'elle, comme dans le premier hémistiche ce sont ses propres gens qui reçoivent le bonheur grâce à elle. Comme nous traduit à peu près A. Guillaume que Kister d'ailleurs cite (*The life of Muḥammad*, a translation of Ibn Isḥāq's *Sīrat rasūl Allāh*, London, 1955, 225). Le premier hémistiche est traduit par Kister ' May the Banū Ka'b be pleased ...'. Il nous semble là aussi que le verbe arabe est quand même plus fort (*v.* Guillaume: ' May ... bring luck ') (et aussi notre traduction allemande).

Ligne 11: nous avons de même ici deux points de vue divergents qui au fond ne se contredisent pas: en effet ni le sens de ce qui précède ces vers n'exclut le fait qu'Abū Bakr puisse parler de lui-même en faveur du Prophète (Kister propose حيث حلوا au lieu de جيت جلوا), ni le mètre non plus en souffre. Il s'agit donc d'une nouvelle possibilité très acceptable qu'il avance, mais qui ne doit pas à tout prix exclure la nôtre.

PB 14

Ligne 16: il est impossible de lire ici فهلا بكم ساخت au lieu de فهلا بنا ساخت parce que la paléographie ne le permet pas. Si la forme du *nūn* et de l'*alif* final est plus épaisse que d'habitude, cela ne peut en aucune façon conduire à les confondre avec un *kāf* et un *mīm*. Ça va trop loin!

PB 15

Ligne 15: لا ينهر au lieu de لا يقهر ne correspond pas non plus à la forme de l'original, car la dent de la lettre en litige est si inclinée vers la gauche qu'elle ne peut pas si facilement que ça être confondue avec celle d'un *nūn*, sans parler des traces entre les deux premières dents du mot qui permettent bien de penser à une autre lettre. De toute manière à comparer avec toutes les autres dents des *nūns*, on s'aperçoit qu'on ne peut pas identifier celle-ci avec elles.

PB 16

Ligne 3: ce qui nous a poussé à opter pour بملاتنا et point pour بملاكنا (Kister) ce sont les deux points placés directement au-dessus des deux dents avant l'*alif* final. L'un d'eux est clairement pour le *nūn* et l'autre ne peut être distribué à d'autres lettres d'en haut, sans parler du fait que son interprétation ne doit pas exclure toutes les autres!

Ligne 10: ونزل على الحال به ne va pas du tout au lieu de notre ونزل على ايجاره به: d'abord la dent du *yā'* n'est pas un *lām*, car elle est trop petite pour être confondue avec cette dernière lettre, et en plus elle est accompagnée d'un point par en bas; quant à la dernière lettre enfin elle ne peut être qu'un *rā'* (ou une lettre pareille), mais jamais un *lām*. Agir de la sorte signifierait mettre le papyrus de côté. Toute autre lecture que la nôtre devrait tenir compte de ces deux données, en particulier de la dernière lettre du mot.

PB 17

Ligne 21: nous retenons la deuxième possibilité qu'il avance avec plaisir, mais cela ne veut pas dire qu'elle doit exclure la nôtre, puisque le vers laisse le champ à l'interprétation (il propose يقتل au lieu de يقبل).

Ligne 24: من خثعم ينصر دينا معلما au lieu de من خثعم ينظر ذيبا معلما ne peut pas aller, car il y a tout clairement un *ṭā'*; en effet le trait sur la lettre ne se confond pas avec une *fatḥa*. La lecture du premier mot, effectuée ainsi d'après la forme évidente de l'original, exclut la lecture de دينا (dans notre éd. nous avons ينظر et non point ينظر comme Kister l'écrit).

PB 18

Ligne 15: lire [ل]كنني بالله ربي اقسم au lieu de كنني بالله ربي اقسم est arbitraire, car dans le papyrus il n'y a aucune trace qui justifie cette addition, alors que nous avions analysé les passages estompés ou endommagés à l'aide des rayons infrarouges.

PB 20

Ligne 11: il n'est pas si simple de vouloir lire انا الغلام الهاشمي au lieu de انا الغنم الهاشمي ; en effet il y a bien deux points au-dessus du *'ayn* et de la dent suivante, sans pour autant qu'on puisse voir des traces dans l'original qui vont vers le bas et qui rappelleraient une liaison avec la dent pour former un لا. Ce qui nous confirme dans cette manière de juger est bien le fait que le *mīm* final est relié à la dent précédente, et le copiste n'a pas l'habitude de relier des *mīms* qui doivent rester isolés.

PB 2

Ligne 16: nous ne croyons pas qu'il faille à tout prix lire un *mīm* au début du verbe (اذ صر) (Kister propose اذ مر), car à l'extrémité droite du vide à l'intérieur de la ronde il n'y a plus de dégât, mais un vide sur le papyrus qui semble rappeler moins un *mīm* qu'un *ṣād* (G. Mélamède avait aussi évité d'y voir une telle lettre, puisqu'elle a lu اذ ضم — *v.* là-dessus rem. 6, p. 122 de notre édition).

Ligne 20: فاناخ العباس ر[ا]حلته au lieu de فاباح العباس رحلته pose des problèmes, car la lecture du premier mot dépend de celle que l'on fait du dernier. Or théoriquement il est possible de lire celui-ci comme Kister le fait. Cependant à regarder de près la première lettre qui apparaît du dernier mot on ne peut pas la confondre avec un *alif* — Kister d'ailleurs ne le fait pas non plus — car un *alif* s'écrit, quand il est isolé et c'est le cas ici, avec une dent qui remonte de la fin de la lettre d'en bas en s'ouvrant un peu vers la droite (on peut s'en rendre compte partout dans le texte, surtout sur cette page où cette lettre se rencontre tres souvent). Et entre cette lettre que Kister comme nous prend pour un *rā'* il n'y a plus de place pour un *alif*, autrement on l'aurait au moins vu en bas par une trace quelconque. Or Kister l'y insère quand même (ر[ا]حلته). Ce qui nous pousse à retenir notre lecture, ne voyant aucune trace d'un *alif* que le papyrus aurait montrée tout clairement par en bas (*v.* l'espace minimal entre le bout du *rā'* et le *ḥā'* qui ne le permet pas).

PB 4

Ligne 8: ينزل بكم فا[لآ]ن au lieu de ينزل بكم قل[قيـ]ن est possible mais pas pour autant plus sûr que notre lecture, sans compter qu'une analyse aux rayons infrarouges n'a pas permis de déceler des traces des extrémités vers le haut d'un لا. Et puis il y a sous le *nūn* à droite un point clair qu'il ne faut pas négliger. Le peu de traces qui apparaissent est du côté des ligatures des lettres.

A la fin nous aimerions encore une fois attirer l'attention sur l'intention initiale qui a dirigé ces remarques: il ne faut y chercher ni polémique ni désir d'avoir à tout prix raison. Nous avons été guidé dans tout cela par la volonté ferme de présenter un vieux papyrus, le plus vieux manuscrit littéraire daté qui soit connu jusqu'à présent dans l'Islam, tel qu'il est et non point tel qu'il aurait dû être. La discussion peut donc se faire à partir de ce point de départ: tout ce qui ne correspond pas aux formes originales nous ne l'avons pas accepté et nous avons montré pourquoi, en nous basant sur l'observation bien longue que nous avions faite de l'original qui a été contrôlé encore une fois pour les

besoins de ces propos. Nous nous sommes contenté de signaler les cas dans lesquels les propositions de Kister nous semblaient aller contre les formes du papyrus. Dans certains cas, assez rares d'ailleurs, il y avait deux possibilités qui ne doivent pas à tout prix s'exclure. Pourquoi faudrait-il le faire, un texte aussi ancien n'en sortirait qu'appauvri !

Pour le reste de ses remarques qu'il a faites, et elles ne forment qu'un petit nombre de la somme globale, nous en retenons un bon nombre, bien qu'il y ait l'un ou l'autre cas où les possibilités proposées sont plausibles, mais ne doivent pas nécessairement éliminer notre point de vue. Ceci s'applique en particulier à certains passages qu'il traduit autrement. Un point de vue à respecter qui a sans doute ses arguments positifs. Nous tenons à le remercier encore une fois pour les remarques bien pertinentes qu'il a faites, surtout à la fin de son article. Nous essaierons d'en tirer le maximum d'intérêt pour une nouvelle édition. Et nous souhaitons qu'il ne nous en veuille pas pour notre réplique qui va le plus souvent à l'encontre de ses vues. C'est dans un esprit purement scientifique, désintéressé et colléguial que nous avons voulu le faire. En éditeur d'un si vieux document (*v.* aussi 'La légende du roi David' dont les fragments disloqués ont été regroupés, reconstruits et presqu'entièrement complétés) nous avons eu une responsabilité très grande et une tâche très lourde que nous avons essayé de mener à bon terme, étant bien conscient de nos propres limites. Après coup on sait les choses encore mieux, et ceci s'applique avant tout à l'auteur.

Dans notre travail d'éditeur, nous croyons avoir agi avec beaucoup de conscience vis-à-vis de cet original précieux, en ayant respecté ses moindres nuances formelles que nous avons commentées dans l'appareil critique. Les discussions porteront, répétons-le encore une fois, moins sur ce côté que sur celui des points diacritiques. Et c'est bien là une question d'interprétation des mots, sur laquelle il n'est pas toujours facile de s'entendre. Que notre lecture des textes édités ait été une *lectio difficilior* plutôt qu'une *lectio facilior*, ceci a été mis à l'épreuve dans les réponses que nous venons de faire et dans lesquelles nous avons maintenu un point de vue parfois spécial, mais qui se base sur des formes très vieilles ; alors que celles présentées par d'autres textes postérieurs ne nous sont pas arrivées dans des copies originales, puisque les copies auxquelles elles appartiennent ont été perdues, ou qu'elles ne sont arrivées que dans des versions tardives et par conséquent corrigées, surtout sur le plan linguistique. De quel droit veut-on contester alors l'existence de ces formes spéciales, même si elles vont à l'encontre de ce qui nous est habituel ! Elles ont pour elles le cachet des choses anciennes qu'il faut à tout prix sauver de l'oubli, même si elles sont fausses, bien qu'il faille attendre avant de prononcer un verdict aussi assommant, pour savoir un peu plus sur les débuts de l'histoire de la littérature et de la langue arabes, et sur les circonstances qui ont accompagné la fixation de celles-ci par écrit et leur développement au cours des Iᵉʳ et IIᵉ siècles de l'Hégire. Et nous savons tellement peu à ce sujet ! La prudence alors s'impose ! [7]

[7] cf. là-dessus Rudolf Sellheim, ' Neue Materialien zur Biographie des Yāqūt ', dans W. Voigt (ed.), *Forschungen u. Fortschritte der Katalogisierung der or. Hss. in Deutschland*, Wiesbaden, 1966, p. 112, ll. 22 sqq.